

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1837-1839 : Vacances gouvernementales](#)[Collection](#)[1837 : Guizot en retrait du gouvernement. Dorothée se sépare de son mari](#)[Collection](#)[1837 \(7 - 16 août\)](#) **Item**[18. Val-Richer, Mardi 8 août 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven](#)

18. Val-Richer, Mardi 8 août 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

4 Fichier(s)

Les mots clés

[Autoportrait](#), [Conditions matérielles de la correspondance](#), [Discours du for intérieur](#), [Elections \(Angleterre\)](#), [Politique \(Angleterre\)](#), [Portrait \(Dorothée\)](#), [Relation François-Dorothée](#), [Santé \(Dorothée\)](#)

Relations entre les lettres

Collection 1837 (1er juillet- 6 août) : Les premières semaines de la relation et de la correspondance entre les deux amants

Ce document est une réponse à :

[18. Boulogne, Dimanche 6 août 1837, Dorothée de Lieven à François Guizot](#)

Collection 1837 (7 - 16 août)

Ce document est une réponse à :

[19. Paris, Hôtel Bristol place Vendôme, Mardi 8 août 1837, Dorothée de Lieven à François Guizot](#)

Collection 1837 (7 - 16 août)

[22. Paris, Jeudi 10 août 1837, Dorothée de Lieven à François Guizot](#) *est une réponse à ce document*

[Afficher la visualisation des relations de la notice.](#)

Présentation

Date 1837-08-08

Genre Correspondance

Editeur de la fiche Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Incipit Vous arrivez aujourd'hui à Paris. Peut-être y êtes-vous déjà, car de Beauvais à Paris il n'y a que huit postes et demie.

Publication Lettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846), préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 1, n°43/67-68.

Information générales

Langue Français

Cote

- 83, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 1
- I/294-300

Nature du document Lettre autographe

Support copie numérisée de microfilm

Etat général du document Bon

Localisation du document Archives Nationales (Paris)

Transcription

N°18 Mardi 8 3 heures

Vous arrivez aujourd'hui à Paris. Peut-être y êtes vous déjà, car de Beauvais à Paris il n'y a que huit postes et demie. Vous y devez trouver je ne sais combien de lettres, les N°11, 12, 13 d'ici, 15 de Caen et 16 d'ici. J'ai reçu ce matin votre dernier mot de Boulogne, N°18.

Je ne vous réponds pas sur le sujet dont vous me parlez. Nous en causerons en pleine liberté. Il n'y a pas un de vos sentiments que je ne comprenne et qui ne me plaise dans le sens le plus intime et le plus sérieux de ce mot, si souvent profané. Gardez-les tous dearest ; ce sont des notes justes, l'harmonie s'y mettra. Que seulement le calme physique vous revienne. Je suis sûr que si vous vous portiez bien vous ne seriez pas en proie à ces troubles dont vous vous plaignez. Vous avez le jugement si droit l'esprit si haut et si fin que certainement, quand l'état de vos nerfs n'y fait pas obstacle vous savez voir toutes choses, choses et personnes, comme elles sont, mettre chacune à sa place, en vous-même comme au dehors, choisir décidément ce qui est vrai, juste, ce qui vous convient, et accepter, dans votre choix, les inconvénients, les difficultés, les peines même la part de mal enfin, inséparables de toute résolution. comme de toute situation humaine. Vous voulez que je vous apprenne à être calme. Je ne sais pas un si beau secret. Mais si j'ai un peu de calme, c'est que pour mes sentiments aussi bien que pour mes actions, dans ma vie intérieure comme dans ma vie extérieure, j'ai assez de prévoyance et peu d'irrésolution. Quand quelque chose commence en moi ou autour de moi, j'en vois promptement et d'un coup d'œil assez libre toutes les faces, toutes les conséquences. Si j'accepte, j'accepte sans hésitation sans retour le bien et le mal, la joie et la peine, l'avantage et l'embarras, le mérite et le tort même, s'il y en a. Et dans la suite, à mesure que les choses se développent et portent leurs fruits, bons

ou mauvais, je ne suis pas plus incertain qu'au début. Je ne connais guère le regret ni le repentir. Je veux ce que j'ai voulu ; je me tiens à ce que j'ai fait. Je n'ai point la prétention que ma vie soit sans souffrances et ma conduite sans fautes. Je porte le poids des unes et la responsabilité des autres sans m'en plaindre, sans en déplacer les causes, car ces causes, je les ai en général connues et voulues. En général, dans chacun de mes sentiments, de mes actes, je pressens leur avenir et j'y consens. Et s'il m'arrive, comme il m'arrive en effet de n'avoir pas tout prévu, je ne m'en prends qu'à mon insuffisance et j'y consens encore ; car à tout prendre, en fait d'intelligence et de sagacité, je n'ai point droit de me plaindre de la part que Dieu m'a faite. En tout, je suis soumis, Madame, soumis aux imperfections de la condition humaine à mes propres imperfections aux volontés de Dieu, à mes propres volontés. Je ne me révolte point; je ne me tracasse point ; je ne délibère point à chaque minute, je ne tâtonne point à choquer pas. Je veux surtout de l'unité dans mon âme et dans ma vie, et pourvu que l'ensemble me convienne, je ne marchande pas sur les détails. Quelle est, dans cette disposition la part de mon naturel et celle de ma volonté ? Je l'ignore ; mais si j'ai quelque sérénité, voilà à quoi elle tient.

Vous êtes femme, dearest, et par conséquent, un peu plus mobile, un peu plus accessible que moi à l'empire des impressions du moment. Mais vous avez beaucoup d'esprit, de raison, de courage, de dédain. Vous allez naturellement à tout ce qui est grand, simple. Soyez sûre qu'avec un peu de santé et d'habitude, il vous viendrait... laissez-moi dire il vous viendra du calme. J'ai du bien à vous faire, comme du bonheur, à vous donner. Vous me dîtes que je vous ai aidée à supporter vos peines. Je vous aiderai à vous affranchir de ces troubles intérieurs, de ces incertitudes de ces luttes répétées où l'âme se lasse et perd sa force la force dont elle a besoin, et pour résister, et pour jouir. Que je serais heureux de voir la sérénité se répandre sur votre noble physionomie, et de goûter le charme infini de votre affection. sans crainte qu'elle vous fasse mal !

Je voulais vous parler des élections anglaises qui prennent, ce me semble, un tour bien conservateur. Mais je n'y ai plus pensé. A demain les affaires. Adieu. Vous ne vous figurez pas ou plutôt vous vous figurez bien avec quelle impatience j'attends votre première lettre de Paris. G.

Mercredi 10h.

Je reçois à présent même votre N°19 de Paris. Au nom de Dieu, calmez-vous, soignez vous. Que la fatigue du voyage, de l'absence, de la mer disparaisse. Je me charge du reste. J'attends votre réponse à ma proposition pour la semaine prochaine. Les N°12 et 18 vous ont été adressés à Londres. Le N°15 à Boulogne, porte restante- il était écrit de Caen. Le N°17 vous a été adressé à l'hôtel Bristol.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 18. Val-Richer, Mardi 8 août 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1837-08-08

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 12/01/2026 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/906>

Informations éditoriales

Numérotation de l'auteur83

Date précise de la lettreMardi 8 août 1837

Heure3 heures

DestinataireBenckendorf, Dorothee de (1785?-1857)

Lieu de destinationParis (France)

DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédactionVal-Richer (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 17/03/2019 Dernière modification le 18/01/2024

N° 7

Anglais qui
s'agissent mais
qu'on s'occupe
de vous s'agissent
notre première

h.
Au nom de Dieu,
de l'âme, de la
votre réponse à moi
et à 13 vous est le
me. Il faut être de
l'âme.

Vous arrivez aujourd'hui à Paris.
Peut-être y êtes-vous déjà, car de Bordeaux à Paris il
n'y a que huit postes et demie. Vous y devez trouver
je ne sais combien de lettres, les nos 11, 12, 13, 14, 15
et 16 de l'âme, et 16 de l'âme. La, sera le matin votre dernier
mot de Bretagne, N° 18. Je ne vous réponds pas sur le
sujet dont vous me parlez. Vous en connaissez en
pleine liberté. Il n'y a pas en de vos sentiments que
je ne comprenne, et qui ne me plaise dans le sens le
plus intime et le plus sérieux de ce mot, le sentiment
profond. Gardez-le bien, dearest ; ce sont des notes
justes, l'harmonie s'y mettra. Que seulement le charme
physique vous revienne. Je suis sûr que, si vous
vous portez bien, vous ne serez pas en proie à ces
troubles dont vous vous plaignez. Vous avez le
jugement si droit, l'esprit si haut et si fin que,
certainement, quand l'état de vos nerfs n'y fait
pas obstacle, vous savez voir toutes choses, chose et
personnes, comme elles sont, mettre chacune à sa
place, en vous-même comme au dehors, choisir
décidément ce qui est vrai, juste, ce qui vous
convient, et accepter, dans votre chair, les
inconveniences, les difficultés, les peines même, la
paine de mal enfin, insupportables de toute résolution
comme de toute situation humaine. Vous voulez,

que je veux apprendre à être calme. Je ne suis parvenu à
beau secret. Mais si j'ai un peu de calme c'est que, pour
mes sentiments aussi bien que pour mes actions, dans
ma vie intérieure comme dans ma vie extérieure, j'ai
assez de prévoyance et peu d'irrésolution. Quand quelque
chose communique au moi ou autour de moi, j'en vois
promptement et d'un coup d'œil assez libre toute la
faute, toutes les conséquences. Si j'accepte, j'accepte sans
hésitation, sans retour, le bien et le mal, la joie et la
peine, l'avantage et l'inconvénient, le mérite et le tort
même, s'il y en a. Et dans la suite, à mesure que
les choses se développent et portent leurs fruits, bons
ou mauvais, je ne suis pas plus incertain qu'au
début. Je ne connais guère le regret ni le repentir.
Je veux ce que j'ai voulu; je me tiens à ce que j'ai
fait. Je n'ai point la prétention que ma vie soit
sans souffrance, et ma conduite sans faute. Je
peux le prouver, et la responsabilité des
autres sans m'en plaindre, sans en déplacer les
causes, car les causes, je les ai en général connues
et voulues. En général, dans chacun de mes sentiments,
de mes actes, je pressens leur avenir, et j'y consens.
Et s'il m'arrive, comme il m'arrive en effet, de
s'avoir par tout prévu, je ne m'en prends qu'à moi
insuffisance, et j'y consens encore; car, à tout prendre,
en fait d'intelligence et de sagesse, je n'ai point
le droit de me plaindre de la part que Dieu m'a

faite. En tous
imperfections
imperfections, et
volontés. Je ne
je ne délibère
point à chaque
mon âme et de
américaine je
en, dans cette
celle de ma vie
sérénité, voilà

Vou. etc.
plus mobile,
des impressions
d'orgueil, de va
naturellement.
sure qu'avec
viendrait...
bonne. J'ai
à vous donner
à supporter
affranchie de
de sa lutte
force, la fer
ce pour jouir
sérénité de
de goûter

Je ne suis pas une
âme, c'est que, pour
actions, dans
à explorer, j'ai
Quand quelque
moi, j'en vais
libre l'autre le
nta j'accepte l'au-
nt, la joie et la
sité et la l'ac-
à mesurer que
leur finit, bon-
extérieurement
si le repentir.
à ce que j'ai
ma vie soit
fantes, le
bilité des
expliquer les
ment comme
de mes sentiments,
et j'y consens,
à offrir, de
nd, qu'à mon
à tout prendre,
je n'ai point
de Dieu ma

faite. En tout, je suis soumis, Madame, soumis aux
imperfections de la condition humaine, à mes propres
imperfections, aux volontés de Dieu, à mes propres
volontés. Je ne me révolte point; je ne me tracasse point;
je ne délibère point à chaque minute; je ne l'atourne
point à chaque pas. Je veux l'absence de l'unité dans
mon âme et dans ma vie, et pourvu que l'ensemble me
convienne, je ne m'acharne pas sur le détail. Quelle
est, dans cette disposition, la part de mon naturel et
celle de ma volonté? Je l'ignore, mais si j'ai quelque
sérénité, voilà à quoi elle tient.

Vous êtes femme, serein, et par conséquent un peu
plus sensible, un peu plus accessible que moi à l'empire
des impressions du moment. Mais vous avez beaucoup
d'espérance, de raison, de courage, de dédain. Vous êtes
naturellement à tout ce qui est grand, simple. Songez
vous qu'avec un peu de santé et d'habitude, il vous
viendrait... laissez-moi dire il vous viendrait des
lâchetés. J'ai du bien à vous faire comme des bonheurs,
à vous donner. Vous me dites que je vous ai aidé
à supporter vos peines. Je vous aiderai à vous
affranchir de ces troubles intérieurs, de ces incertitudes,
de ces luttres répétées où l'âme se lasso et perd sa
force, la force dont elle a besoin et pour résister
et pour jouir. Que je sois heureux de voir la
sérénité se répandre sur votre noble physionomie,
et de goûter le charme infini de votre affection.

217

Sans crainte qu'elle vous fasse mal !

J'e voulais vous parler des élections Anglaises qui
prochainement, le me semble, ne sont bien satisfaisantes mais
je n'y ai plus pensé. À demain les affaires. Adieu.
Vous ne vous figurez pas, ou plutôt vous vous figurez
bien avec quelle impatience j'attends votre première
lettre de Paris.

Paris 10 h.

Je vous ai prêté même votre 8^e 19 de Paris. Au nom de Dieu,
calmez-vous, dirigez-vous. De la fatigue du voyage de l'étranger, de la
mer dépareillée. Je me charge du reste. J'attends votre réponse à ma
proposition pour la semaine prochaine. Les 8^e 12 et 13 vous ont été
adressés à Londres. Le 8^e 18 à Boulogne, poste restante - il était écrit de
Lyon. Le 8^e 17 vous a été adressé à l'hôtel Bristol.

Pour être y être
si à que but
je ne suis tombé
15 de Lyon et le
mat. de Boulogne
sujet dont vous
plaine libérale
je ne comprends
plus intime et
profane. Quelle
juste, l'harmonie
physique vous
vous portez bien
trouble. Dans le
jugement si de
certainement, q
pas obstacle, v
personne, l'ou
place, en vous
Résidant de q
conviens, et d
inconvenients, l
parce de mal
comme de l'ou